

La résurrection du roi boiteux

Vie et mort du roi boiteux de Jean-Pierre Ronfard. Mise en scène de Frédéric Dubois, assisté d'Adèle Saint-Amand, Théâtre des Fonds de Tiroirs en collaboration avec Espace Libre, du 21 au 31 août 2009

Hervé Guay

Numéro 230, janvier–février 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61799ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guay, H. (2010). Compte rendu de [La résurrection du roi boiteux / *Vie et mort du roi boiteux* de Jean-Pierre Ronfard. Mise en scène de Frédéric Dubois, assisté d'Adèle Saint-Amand, Théâtre des Fonds de Tiroirs en collaboration avec Espace Libre, du 21 au 31 août 2009]. *Spirale*, (230), 61–62.

prouesse tournent à l'envie et à l'orgueil démesuré.

LANCELOT-MOÏSE-DON QUICHOTTE

Cette histoire, peu à peu, incendie tout ce dont elle semblait jusque-là faire la promotion. La chevalerie ne paraît plus que comme une vaine allégorie. Une folie collective germe chez tous ces personnages démesurés, sauf chez Galaad, fils de Lancelot, le seul à demeurer « pur » et à qui échoit la contemplation pleine et entière des mystères du Graal. Lui seul demeurera fidèle à sa céleste destinée; aussi mourra-t-il aussitôt qu'il le désirera, échappant ainsi à tous les travers terrestres, éloignant à jamais le Graal d'un monde qui s'en est montré indigne et

abandonnant le cercle arthurien au déchaînement de tous ses démons.

Quand la quête échoue, il y a résignation. Guenièvre coupe ses tresses et entre au couvent. Lancelot se retire définitivement dans un ermitage. Arthur affronte son destin et en bon héros tragique accepte d'embarquer sur le navire des fées qui le mènent à sa mort annoncée. Escalibor (excalibur), l'épée destinée à la quête désormais avortée, retourne au lac à jamais.

De Moïse à Don Quichotte jusqu'au cycle de *Star Wars* qui s'inspire aussi bien de la Rome antique que du Japon médiéval et de la littérature de chevalerie, les récits anciens et modernes reprenant les grandes articulations et les principaux

pôles symboliques de cette épopée sont légion. L'actuelle et lucrative mode de « versions » trop souvent « simplettes » de ce complexe univers mythique démontre hors de tout doute que ce texte fondateur est porteur de valeurs, de figures, d'ambitions et de rêves qui transcendent les siècles et les cultures.

Le lecteur au cœur noble et chevaleresque prendra certes plaisir à lire *Le Livre du Graal* dans sa version française du XIII^e siècle. Les mécréants, dont je suis, se rabattront sur sa transcription moderne, se satisfaisant à l'occasion, pour l'exotisme de la chose, de comparer quelques extraits. Mais peu importe, ils en sortiront les uns comme les autres, ravis et troublés de l'étonnante modernité de ce chef-d'œuvre médiéval.



La résurrection du roi boiteux

PAR HERVÉ GUAY

VIE ET MORT DU ROI BOITEUX de Jean-Pierre Ronfard

Mise en scène de Frédéric Dubois, assisté d'Adèle Saint-Amand, Théâtre des Fonds de Tiroirs en collaboration avec Espace Libre, du 21 au 31 août 2009.

La reprise de *Vie et mort du roi boiteux* en août 2009 débutait par des consignes d'usage dispensées au public par nul autre que le metteur en scène. Il faisait plaisir d'entendre Frédéric Dubois, pourtant formé et installé à Québec avec sa troupe Les Fonds de tiroirs, s'en remettre aux mânes de Ronfard et de Gravel pour assurer le bon déroulement du périple théâtral de huit heures qui s'annonçait. Il est vrai qu'un ciel incertain attendait les spectateurs assemblés dans les jardins installés dans un square attenant à la rue Coupal sur laquelle débouche l'entrée latérale de l'Espace libre. Franchement revendiquée, la filiation devenait claire entre Dubois et ses

aînés du Nouveau théâtre expérimental (NTE), tandis que sa fidélité à leurs idéaux théâtraux allait se vérifier dans sa mise en scène.

Non que les deux aventures se ressemblent vraiment : à la création, de 1980 à 1982, le spectacle se déployait le plus souvent dans un espace immense et éclaté et comptait une distribution nombreuse et plusieurs parties improvisées en plus de durer une quinzaine d'heures. De plus, le public prenait littéralement part à la fête. Près de trente ans plus tard, l'ensemble a été considérablement resserré, tant sur le plan spatio-temporel qu'au chapitre de la distribution, ramenée à quatorze acteurs et deux



musiciens. En phase avec son époque, Dubois a moins insisté sur le grand théâtre du monde, cher à Ronfard, que sur le drame intime qui prend des proportions

gigantesques pour celui qui le vit, fût-il situé dans une ruelle infâme. Du texte, le metteur en scène prétend avoir gardé l'essentiel et, selon lui, c'est surtout parce qu'il est délesté de ses parties improvisées que la durée de *Vie et mort du roi boiteux* a fondu de moitié. Quant à la dimension festive qui, aux dires de ceux et celles qui y ont assisté, prévalait dans la création originale, elle est remplacée ici par une convivialité certes tranquille, mais sans doute plus propice à l'intériorisation des microdramas qui pimentent la rivalité Roberge-Ragone. D'où le choix de Dubois de planter la pièce-fleuve dans une ruelle voisine du théâtre et de faire confiance à l'imagination du spectateur pour que ce point de départ atteigne l'ampleur voulue. Il faut dire qu'entre-temps l'ouverture au monde indispensable au développement du théâtre québécois préconisée par Ronfard dans son texte-fleuve s'est matérialisée, la mondialisation n'épargnant désormais quasi aucun domaine de l'activité humaine. Du coup, Dubois s'est vite rendu compte qu'il n'était plus nécessaire d'insister là-dessus. Partant, le spectacle s'impose avant tout comme une expérience du temps, de la durée, grâce à une pièce au long cours qui invite à suivre le personnage principal, Richard, du berceau à la tombe, mais également bien d'autres figures-clés des clans Ragone et Roberge, d'un âge de la vie à l'autre. Temps écoulé bien mis en relief par une musique empreinte de nostalgie qui relie de la sorte cette saga aux jeux d'enfants à l'imagination débridée lui ayant donné naissance.

LE PLAISIR DU JEU

En outre, le metteur en scène se montre fidèle à l'enseignement de Ronfard et de Gravel en privilégiant une esthétique du pauvre et de l'hétéroclite de même qu'une interprétation ludique de la part de ses acteurs, lesquels oscillent entre grand théâtre et théâtre du quotidien. La plupart des tableaux gravitent souvent autour de quelques objets-clés, dont l'utilisation se révèle fort inventive, voire déterminante, pour installer l'esprit du lieu. Au nombre de ces accessoires, notons des draps accrochés sur deux cordes à linge de part et d'autre de la ruelle dans la première partie, une brouette servant, entre autres, au transport du cadavre d'Alcide 1^{er} dans la troisième, un escabeau mobile tenant de lieu de bateau et une grande pièce de

tissu circulaire délimitant les contours d'une île dans l'avant-dernier bloc. Au cours de ce tableau, les spectateurs qui se sont déplacés et se sont assis directement sur le trottoir de part et d'autre de la ruelle doivent notamment aider les comédiens à déployer ce tissu et à le retenir au sol en posant leurs pieds dessus. Bref moment participatif d'une production qui renvoie aux tréteaux et au théâtre de rue (par exemple, en faisant monter sur des échasses les parents qui se « chicanent » devant les enfants), mais également aux créations collectives des années 1970 par la bigarrure des costumes et des chevelures et au théâtre plus classique par le port altier qu'adoptent paradoxalement des acteurs en caleçon, en chemise à carreaux ou coiffé de turbans improvisés. Par là, le ludisme arrive et il se prolonge grâce aux magnifiques ruptures de ton opérées dans la profération du texte entre le familial et le noble, ruptures dans lesquelles excellent les très bons acteurs recrutés par Frédéric Dubois qui avait soumis ses interprètes à cet exercice lorsqu'il avait repris *Le Cid maghané* de Réjean Ducharme. Depuis, la parodie paraît ne plus avoir de secret pour ses comédiens. Ils manient, en tout cas, avec beaucoup de dextérité maintes répliques truculentes de Ronfard où s'entrechoquent poésie et trivialité. Et ils le font dans une bonne humeur et avec une détente qui rappellent les beaux jours du NTE.

UN REGARD NEUF SUR L'ŒUVRE

Il n'est pas étonnant dès lors que la direction d'Espace libre ait eu envie d'accueillir cette belle « gang de malades » au sein de laquelle s'affirment de beaux tempéraments d'acteurs, particulièrement bien servis par cette œuvre au long cours. À commencer par Anne-Marie Olivier, qui ne manque pas son coup dans le rôle haut en couleur de Catherine Ragone, femme débordante de vie et assoiffée de pouvoir, gardant toujours un œil sur le fils tordu (au propre comme au figuré) qu'elle a mis au monde. C'est elle qui incarne le mieux la démesure de ce monde, avec pourtant justesse de ton et sobriété. Frédérick Bouffard n'est pas très loin derrière. Ce comédien doté d'une présence qui fait un peu penser à celle de Gravel s'engouffre avec panache dans les rôles de François et d'Alcide Premier dans lesquels il déploie une façon et un aplomb formidables. Pour sa

part, Hugues Frenette surprend dans un contre-emploi total, celui du patriarche de la famille Ragone. Il confère à cette « *potiche au centre de tout* » une truculence et un côté rebutant fort bien amené. De son côté, Ansie Saint-Martin se démarque dans deux grandes scènes : celle, précieuse, où la fillette file le grand amour avec François Premier et celle, calquée sur Shakespeare, où Richard tente de la séduire au pied du cadavre de son mari. Véritable « folle de roi » de ce feuilleton épique, Judith Williams (Catherine Larochelle) traverse les épreuves en perdant la raison et en chantant avec un mélange sidérant de fougue et de fragilité. Sylvio Arriola est quant à lui impeccable en crapule endimanchée. Le contraste est frappant entre son personnage de truant et les jumeaux auréolés d'innocence et pétris de désir interprétés par Christine Beaulieu et Michel-Maxime Legault. Dans le rôle principal, Patrice Dubois compose un Richard intériorisé, plus blessé que cinglant. Ce choix enlève toutefois de la stature au personnage et de l'envergure au dessin d'ensemble. En contrepartie, cela fait de lui un être très tourmenté et rend la relation avec sa mère plus retorse.

N'ayant pas vu l'original porté par des acteurs ayant fait leur marque dans la profession, je peux toutefois dire que cette reprise de *Vie et mort du roi boiteux* a eu sur moi un effet similaire à la reconstitution par une toute nouvelle équipe de la *Trilogie des dragons* il y a quelques années. Cette production m'a en effet permis de jeter un regard neuf sur l'œuvre de Ronfard et m'a aidé à jeter un éclairage plus pénétrant sur le reste de son travail. La représentation orchestrée par Dubois me paraît cependant posséder un zeste de fraîcheur dont était dénuée la reprise du spectacle qui avait lancé la carrière de Lepage, sans doute parce que la seconde s'est faite dans un cadre plus institutionnel — vraisemblablement aussi parce qu'il s'agissait d'une reconstitution. À l'opposé, c'est avec les moyens du bord et dans la liberté que Dubois a monté *Vie et mort du roi boiteux*. L'aventure appelait certes un traitement de ce genre. Aussi le metteur en scène navigue-t-il dans l'œuvre en s'abreuvant, tout comme le faisait Ronfard, aux sources les plus diverses. Sous le ciel de Montréal, à l'ombre d'Espace libre, le passage des chicanes de ruelles aux rivalités dynastiques s'effectue sans heurts, mais non sans bonheurs.